

La Fondation Rockefeller au Québec : boursiers et officiers au cœur des circulations savantes (1941–1954)¹

Daniel Poitras

Chercheur indépendant

François-Olivier Dorais

Université du Québec à Chicoutimi

RÉSUMÉ

Les milieux universitaires sont les canaux privilégiés de nombreuses fondations philanthropiques qui, à travers ceux-ci, cherchent à faire progresser leurs causes et leurs idéaux. Durant la première moitié du XX^e siècle, la Fondation Rockefeller a déployé des ressources humaines et financières pour intégrer le Québec francophone dans les réseaux nord-américains et favoriser l'émergence d'élites canadiennes-françaises susceptibles de tisser des liens avec l'Amérique du Nord anglophone. Encore peu étudiée à ce jour, l'action de la Rockefeller dans cette province a surtout été analysée sur le plan quantitatif, particulièrement à travers le financement et les transformations institutionnelles. Dans cet article, nous nous penchons plutôt sur l'expérience de personnes gravitant autour de la Fondation, celle de l'officier de la Rockefeller John Marshall, qui a effectué plusieurs séjours au Québec, et celle de quelques boursiers canadiens-français. Par la création de réseaux, formels et informels, par la promesse de financement et par le recrutement de boursiers et d'informateurs, Marshall a fait preuve de ce qu'on pourrait appeler une ferme discrétion doublée d'une autorité suggestive. Face à cette autorité, les boursiers, loin d'être des pions passifs dans le grand jeu des circulations transnationales, malgré les conditions parfois compliquées de leur passage aux États-Unis, ont su tirer leur épingle du jeu, maximisant le capital symbolique de leur séjour d'études et, dans les cas que nous avons retenus, devenant des passeurs culturels significatifs.

ABSTRACT

Universities are privileged channels for many philanthropic foundations, which have sought to advance their causes and ideals through them. During the first half of the twentieth century, the Rockefeller Foundation deployed human and financial resources to integrate French-speaking Quebec into North American networks and promote the emergence of French-Canadian elites capable of forging ties with English-speaking North America. Still little studied to date, Rockefeller's activities in this province and in academic circles have been analyzed mainly in quantitative terms, particularly through funding and institutional transformations. In this

article, we focus instead on the experiences of individuals associated with the Foundation, including Rockefeller officer John Marshall, who made several trips to Quebec, and a number of French-Canadian fellows. Through the creation of formal and informal networks, the promise of funding, and the recruitment of fellows and informants, Marshall demonstrated what could be called firm discretion coupled with suggestive authority. Faced with this authority, scholarship recipients, far from being passive pawns in the great game of transnational circulation, despite the sometimes complicated conditions of their stay in the United States, were able to make the most of the situation, maximizing the symbolic capital of their study abroad experience and, in the cases we have selected, becoming significant cultural mediators.

Face à une Europe ravagée par la Seconde Guerre mondiale, le Québec fut momentanément contraint de restreindre ses relations avec le Vieux Continent, au premier chef avec la France, destination longtemps privilégiée par les étudiants et les intellectuels. À la suite de ce décrochage métropolitain, dont l'effet fut redoublé par le choc de la défaite de 1940², l'Amérique états-unienne, devenue un refuge pour les arts, les lettres et les sciences, s'est imposée comme une alternative prometteuse pour plusieurs étudiants canadiens-français³. À l'inverse des nombreux séjours parisiens des Canadiens français⁴, la littérature savante a peu discuté de l'impact de ces séjours d'études aux États-Unis et de l'influence que ceux-ci ont pu avoir à la fois sur la trajectoire intellectuelle de ceux qui les ont vécus et, plus largement, sur l'histoire de l'éducation supérieure au Québec. Et pourtant, comme le rappelaient Robert Gagnon et Denis Goulet, ces migrants de la science ont constitué non pas « un petit bataillon de figures emblématiques », mais un « véritable régiment »⁵. On ne saurait négliger leur importance sous ces rapports, mais aussi, parce qu'ils ont ouvert le Québec à de nouvelles médiations culturelles et intellectuelles avec l'Amérique savante, en amont de la massification universitaire des années 1960⁶.

Cette réorientation géographique vers les campus américains ne s'est pas effectuée par la seule force des choses et des circonstances; des acteurs et des organisations ont fortement pesé, en amont comme en aval de la guerre. Ainsi en fut-il, par exemple, de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval qui, sous la direction du Père Georges-Henri Lévesque, enverra un groupe de jeunes Canadiens français aux États-Unis dans les années 1940 pour leur permettre d'acquérir le complément de formation qui leur manquait⁷. D'autres, comme le frère Marie-Victorin à l'Université de Montréal, défendaient dès l'entre-deux-guerres une meilleure intégration des formations scientifiques nord-américaines, incitant ses collègues à se détourner de la « francôlatricie qui ne peut voir la science qu'à travers [...] la Mecque parisienne »⁸. Dans ce mouvement, les organisations philanthropiques américaines ont constitué des influences exogènes aussi déterminantes que sous-estimées par l'historiographie du monde universitaire québécois⁹. Cet article s'intéresse à l'une des plus importantes d'entre elles, la Fondation Rockefeller qui, dans le cadre de son expansion internationale, a déployé différents moyens humains et financiers au Québec afin de trouver les candidats boursiers les plus prometteurs et de les aiguiller vers les institutions américaines afin qu'à leur retour, ils puissent renouveler leur milieu de recherche ou de pratique.

Les milieux universitaires furent, historiquement, les canaux privilégiés de nombreuses fondations philanthropiques qui, à travers ceux-ci, ont cherché à faire

progresser leurs causes et leurs idéaux. Du reste, c'est dans ces milieux que l'ouverture sur l'international, condition nécessaire au progrès de la science, en particulier dans l'espace encore exigu du monde universitaire québécois d'avant les années 1960, fut maximale, que ce soit pour attirer des professeurs, des étudiants étrangers ou encore pour intégrer des réseaux scientifiques qui débordent les frontières. Ce n'est que depuis tout récemment que les recherches sur les circulations savantes en Occident s'intéressent plus sérieusement aux trajectoires des boursiers et des étudiants étrangers. Le peu d'intérêt accordé à celles-ci s'explique à la fois par la persistance du paradigme national en histoire, mais aussi du fait que les séjours et les bourses d'études, comme objets d'histoire, se retrouvent à la frontière de divers champs de recherche, qu'il s'agisse des relations internationales, de l'histoire des sciences, de l'histoire culturelle, de l'histoire de l'éducation supérieure, de l'histoire de la philanthropie ou de l'histoire des migrations¹⁰.

Or, comme nous le rappellent Tournès et Scott-Smith, l'histoire des *fellowships*, tout comme celle des fondations qui les promeuvent, a une portée heuristique significative pour l'histoire transnationale du XX^e siècle : en plus d'être d'importants régulateurs des transferts culturels et de la circulation des savoirs, ils ont été des instruments de diplomatie culturelle et politique de premier ordre¹¹. Pour le dire à la suite de Patricia Clavin, « transnationalism, despite its early identification with the transfer or movement of money and goods, is first and foremost about *people*: the social space that they inhabit, the networks they form and the ideas they exchange »¹². Ces réseaux tissés à travers la philanthropie scientifique sont autant de liens concrets qui permettent d'en mieux cerner les déterminations et les représentations. Dans le cas qui nous intéresse, ils forment aussi une interface des rapports évolutifs entre le Québec et les États-Unis, à une époque où les relations culturelles entre les deux entités sont plus que jamais discutées¹³. Relativement absent dans l'historiographie de la philanthropie américaine et des bourses d'études, le cas du Québec n'en est pas moins intéressant dans la mesure où l'arrivée plus tardive de l'État social dans la province francophone et sa culture philanthropique plus communautaire¹⁴ a permis aux grandes initiatives philanthropiques américaines (Rockefeller, mais aussi les fondations Carnegie et Guggenheim) d'y nourrir certaines ambitions, et ce particulièrement de l'entre-deux-guerres aux années 1950.

Le présent article cherche à mieux comprendre les visées de la Rockefeller au Québec au regard de deux leviers centraux de son action : l'effort de réseautage de l'un de ses officiers, John Marshall, et l'expérience de certains de ses boursiers. Nous nous attarderons d'une part à l'action de Marshall, qui fut directeur associé de la division des *Humanities* de la Rockefeller entre 1940 et 1962 et acteur important de son activisme relationnel avec le Canada. Au fil de ses visites au Québec, et à travers les liens qu'il a noués avec des membres bien en vue de son élite, Marshall s'affaire à favoriser les circulations des chercheurs et à accroître les transferts de connaissances (scientifiques et culturelles) entre le Québec francophone et l'Amérique du Nord anglophone. Il tente d'y parvenir en mobilisant son vaste réseau de façon à susciter des rapprochements interculturels susceptibles de mieux intégrer les élites canadiennes-françaises à l'Amérique du Nord. D'autre part, et de manière

relativement simultanée, nous aborderons l'implication de la Rockefeller dans la formation et la mobilité de boursiers canadiens-français au XX^e siècle, en mettant en lumière les critères de sélection, les parcours aux États-Unis et les usages différenciés du capital symbolique acquis. Nous examinerons les tensions entre les objectifs internationalistes de la Fondation et les trajectoires individuelles des boursiers, tout en soulignant le rôle des officiers dans la construction des réseaux savants et interculturels. L'analyse ouvre ainsi la voie à une réflexion sur la singularité du cas québécois dans les circulations philanthropiques et sur les formes d'agentivité des acteurs impliqués.

La période privilégiée dans cet article (1941–1954) est propice à cette exploration, puisque c'est en effet à partir du tournant des années 1940 que la Rockefeller s'intéresse au Québec sous un angle culturel, en mettant de l'avant sa politique d'« interprétation culturelle ». Celle-ci contribue à élargir son rayon d'activités en incluant, en plus des enjeux sanitaires, des préoccupations culturelles qui influencent à la fois l'approche de la Fondation au Québec et les circulations savantes des boursiers. Cette approche est empreinte de prudence, l'influence de la Rockefeller étant rarement directe ou imposée; elle est plutôt morcelée, négociée et adaptée à un contexte particulier, ce qui éclaire d'autant mieux le regard que porte Marshall, cet Autre américain, sur le Québec.

Notre démarche s'appuie sur l'analyse de deux types de sources : les dossiers de boursiers et le journal de bord de John Marshall. Celui-ci, conservé en entier, est d'une grande richesse pour comprendre ses représentations du Québec et ses stratégies de réseautage¹⁵. À l'inverse, la plupart des documents des dossiers des boursiers (*fellowship files*), qui comprennent des documents d'inscription, des bulletins de notes, des rapports et des correspondances, ont été détruits. Tout au plus, avons-nous été en mesure de retrouver les formulaires de candidature pour devenir *fellow* et les fiches sommaires (*fellowship permanent recorder cards*) détaillant les dates marquantes des parcours des boursiers et comprenant, ici et là, des témoignages des officiers ou des boursiers eux-mêmes¹⁶. Parmi les rares dossiers un peu plus étoffés, nous avons choisi les boursiers canadiens-français dont les témoignages révèlent au mieux la richesse du vécu qui nous intéresse dans cet article. Il s'agit de ceux d'André J.V. Desmarais (1950–1951), de Marie-Brigitte Laliberté (1946–1947), de Michel Brunet (1947–1949) et de Harry Bernard (1943). Ceux-ci ont été complétés par les témoignages de deux autres boursiers Rockefeller étroitement en contact avec John Marshall, soit Robert Choquette (1942–1943) et Jean-Charles Falardeau (1949), qui ne possèdent toutefois pas de fiche ou de dossier dans les archives Rockefeller que nous avons consultées¹⁷. Étant donné le caractère parcellaire de ces sources, qui se trouvent au Rockefeller Archives Center, au nord de la ville de New York, une analyse exhaustive et comparée des trajectoires et des expériences des boursiers, par exemple selon les types de bourses, les divisions de la Fondation, les champs d'études, le genre ou les universités d'accueil, s'est révélée impraticable. Un travail prosopographique plus poussé permettrait de circonscrire plus finement les structures et les tendances collectives, ce qui n'est pas notre ambition dans cet article.

La Fondation Rockefeller au Québec et au Canada

Avant d'entrer plus avant dans l'analyse du corpus, nous rappellerons ici quelques éléments de contexte sur l'implication de la Rockefeller au Québec et au Canada. Fille de l'industrialisation de la fin du XIX^e siècle puis érigée sur l'empire pétrolier de John D. Rockefeller, la Fondation du même nom voit le jour en 1913. Avec pour devise « Promouvoir le bien-être de l'humanité à travers le monde », elle jette les bases de la philanthropie scientifique aux États-Unis dont le périmètre d'action s'élargira dans quelque 80 pays du monde. Indexée à l'ère progressiste américaine (*Progressive Era*)¹⁸, son ambition réformiste est aussi à la mesure de la montée en puissance des États-Unis sur la scène internationale, jusqu'à en incarner sa prétention universaliste¹⁹.

À ses débuts, la Rockefeller investit surtout les créneaux de la médecine et de la santé publique, ces derniers incarnant au mieux, à ses yeux, les idéaux progressiste, scientifique et rationnel du monde moderne²⁰. Elle répond aux graves problèmes sanitaires engendrés par les conditions de vie précaires des immigrants, regroupés dans des villes en pleine expansion, mais aussi à un désir d'offrir une meilleure sécurisation sanitaire des zones d'influence géopolitique des États-Unis, présents à Cuba, au Panama et en Haïti notamment²¹. S'inspirant du modèle des facultés de médecine allemandes, la Rockefeller s'efforce, dès 1915, d'encourager son adaptation dans les universités américaines, où elle investit largement avant d'élargir son action à l'échelle internationale, notamment par les campagnes antituberculeuses et la refonte des systèmes nationaux de santé publique²².

Le souci d'une compréhension plus approfondie des problèmes sociaux de l'ère industrielle amène la Rockefeller à étendre, au cours des années 1920, son action au champ des sciences sociales, en particulier celles qui, comme l'économie ou la sociologie, privilégiaient une approche fondée sur l'observation des faits et la recherche empirique²³. Ce souhait prendra forme d'abord au sein de la Laura Spelman Rockefeller Memorial Foundation, une entreprise philanthropique autonome créée par Rockefeller, vouée à la mémoire de sa femme. Une fois cette dernière absorbée par la Fondation Rockefeller elle-même, en 1929, son action sera reconduite dans de nouvelles divisions consacrées aux sciences sociales et aux humanités, ceci dans le but de rationaliser encore davantage son action en ces domaines²⁴. Il existe plusieurs formes organisationnelles en jeu. La Fondation Rockefeller elle-même, la plus importante, est organisée par divisions, chacune avec son personnel, son budget et ses organes dirigeants. Ces divisions ont une large autonomie, et les officiers eux-mêmes jouissent d'un pouvoir de décision qui se manifeste notamment dans la distribution d'une petite ligne budgétaire laissée à leur discrétion (au moins jusqu'au milieu du XX^e siècle), surtout en matière de sélection et de suivi des boursiers et boursières. D'autres organisations rockefelleriennes jouent également un rôle clé, dont l'International Education Board et le General Education Board²⁵.

Selon Emmanuelle Loyer, cet élargissement aux sciences humaines et sociales s'expliquerait, entre autres, par la réalité d'un capitalisme en crise, qui a perçu dans l'expertise en sciences sociales un « levier essentiel de l'action, de contrôle et d'amélioration » du capitalisme et de la démocratie face à l'alternative communiste²⁶.

Soucieuse de pérenniser son action, cette politique scientifique de la Rockefeller « allie stratégie internationale de grande ampleur et recherche d'une adaptation aux conditions locales »²⁷. Elle se traduit par des investissements massifs dans les milieux universitaires (l'enseignement, l'immobilier, les laboratoires, les bibliothèques, les chaires de recherche), mais aussi dans les milieux de la culture (les musées, les bibliothèques publiques, les galeries d'art, l'éducation aux adultes). Elle se concrétise aussi dans un vaste programme de mobilité individuelle du savoir, tantôt par le biais du programme de sauvetage des intellectuels européens²⁸, tantôt par le biais des bourses d'études ou de perfectionnement (*fellowships*), afin de former une nouvelle génération de chercheurs.

C'est durant l'entre-deux-guerres que les liens s'amplifient entre la Fondation Rockefeller et le Canada, à la faveur d'une politique de collaboration resserrée entre les États-Unis et le Canada en matière d'économie, de défense²⁹ et de savoir³⁰. L'implication de la Rockefeller dans ce dernier secteur doit aussi se comprendre à l'aune du sous-financement de l'enseignement supérieur qui, avant les années 1960, dépendait encore largement de sources privées. Ainsi, conformément à ses priorités du premier tiers du XX^e siècle, les financements rockefelleriens canadiens, au montant de 5 millions de dollars, sont orientés dès 1919 vers les écoles de médecines universitaires, notamment à Toronto et à McGill, mais aussi à l'Université de Montréal³¹. Au Québec, la Fondation accompagne aussi le mouvement hygiéniste des années 1920, en finançant des campagnes d'éducation sanitaires et l'établissement de sanatoriums³². On lui attribue ainsi le financement du tiers des unités sanitaires qui voient le jour entre 1926 et 1932³³. À travers son programme de *fellowships*, elle finance également de nombreux séjours d'étudiants québécois aux États-Unis, dont une majorité dans les filières de l'hygiénisme, de la bactériologie et de la microbiologie³⁴, tout en investissant dans plusieurs universités canadiennes pour développer ses programmes en sciences humaines et sociales³⁵. Au Québec, en plus d'une aide ponctuelle à des bibliothèques, à des centres de recherche et à des laboratoires, elle prend part à l'institutionnalisation de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. Même si celle-ci est d'abord financée par une autre fondation, la Carnegie, la Rockefeller participe à l'émergence de la Faculté en subventionnant le séjour déterminant du sociologue américain Everett Hughes à Québec³⁶.

À partir des années 1940, l'intérêt de la Fondation Rockefeller pour le Québec et le Canada dépasse les enjeux sanitaires pour s'inscrire dans le cadre plus large de sa politique d'« interprétation culturelle », qui vise à comprendre et à favoriser la diffusion de la culture auprès du grand public. Ce virage, bien que non paradigmatique pour les autres divisions qui distribuent des bourses individuelles et institutionnelles, se traduit par une série d'initiatives, aux États-Unis comme ailleurs, dans les médias de masse, dans les arts communautaires et dans les traditions régionales. Ces initiatives sont d'ordinaire soutenues par des intellectuels et par des artistes locaux, dans le but de démocratiser l'accès à la culture tout en affirmant l'autorité de la Fondation³⁷. Son redéploiement au Canada, et notamment au Québec, s'inscrit d'abord dans une logique continentale, portée par le rapprochement canado-américain durant la guerre et par une volonté d'élargir l'analyse des cultures nord-américaines. Toutefois, les

séjours de John Marshall au Canada révèlent vite les limites de cette approche face à des élites canadiennes animées par leurs propres agendas culturels³⁸. Cette interaction amène d'ailleurs la Fondation à réviser sa stratégie en privilégiant une reconnaissance des particularismes culturels, notamment celui du Québec français, qui se trouve alors engagé dans une dynamique d'affirmation identitaire. Ainsi, comme le rappelle Jeffrey Brison, le Québec en viendra à représenter, pour la Rockefeller, le prototype d'une région culturelle qui, caractérisée par une forte conscience de son exceptionnalité, prolonge en Amérique du Nord un héritage unique à préserver, venu de l'Europe du XVIII^e siècle³⁹. Ce qu'on pourrait appeler l'autorité suggestive de la Rockefeller se double donc d'une ferme discrétion, entre universalisme américain et reconnaissance des particularismes culturels locaux.

Une telle démarche allait impliquer, en amont, une meilleure compréhension du Québec français, dont la complexité nationale et religieuse intrigue la Fondation, qui s'y engage par l'intermédiaire de ses officiers. Érudits issus du monde universitaire ou culturel et véritables globe-trotteurs, ces derniers jouent un rôle clé dans la définition des priorités de la Fondation. Dotés d'un capital scientifique ou culturel imposant, ce sont eux qui opérationnalisent ses stratégies en développant un vaste réseau d'informateurs, en examinant les possibilités d'investissement dans les infrastructures scientifiques, en repérant des candidats pour des bourses d'études et en accompagnant ceux-ci dans leur cheminement aux États-Unis⁴⁰. Pour le dire à nouveau à la suite de Brison, les officiers font figure d'experts « at transforming wealth into structures of cultural authority »⁴¹, ceci afin de maximiser, tant sur les plans institutionnel qu'humain, l'impact social, institutionnel et, pour utiliser un adjectif populaire à l'époque, *civilisationnel* de la Rockefeller. De par l'extension de son réseau, international et interdisciplinaire, et des moyens de son activation, Marshall apparaît comme un acteur transnational unique dans le Québec des années 1940 et 1950.

Construire son réseau

Les officiers de la Rockefeller connaissent en général bien peu le Québec lorsqu'ils s'y rendent pour la première fois. C'est le cas de John Marshall, directeur adjoint de la Division des humanités de la Fondation de 1933 à 1958, qui y débarque en 1941–1942 pour sonder la scène universitaire et intellectuelle et y développer son réseau⁴². À l'emploi de la Rockefeller depuis le début des années 1930, décennie au cours de laquelle il a accompli diverses missions en Europe⁴³, Marshall se rend au Canada alors qu'il recentre son action sur l'Amérique du Nord dans la foulée de la Seconde Guerre. Il y effectuera d'autres séjours, plus ponctuels, en 1946, en 1950, en 1951 et en 1954. Il n'est pas certain, du reste, qu'il aurait accordé autant d'importance au Québec sans le contexte de la Seconde Guerre et de la fermeture conséquente du bureau de la Fondation à Paris, en 1940. Expert en sciences humaines et en communication, connaisseur en arts, Marshall « parle le français avec élégance »⁴⁴, un apprentissage qu'il tire de ses précédentes missions réalisées en France et en Europe. L'énergie qu'il met à construire et à entretenir son réseau québécois dans les années 1940 démontre que le rôle de la Rockefeller va au-delà des investissements contractuels dans les

infrastructures et les bourses d'études; il prend la forme, grâce à la proactivité des officiers et à la mobilisation des informateurs, d'une mise en réseau d'individus de différents milieux. Pour Marshall, conformément ici à l'habitus d'organisation de la Rockefeller qui conjugue formalité et informalité des réseaux, « relations with French in Canada have to be developed on an individual and social basis » tout autant que par le biais des subventions et des rencontres formelles⁴⁵. Marshall investira si bien cette dimension humaine qu'il développera, grâce à ses contacts et à ses informateurs, un véritable attachement pour la province.

Afin d'orienter le financement de la Fondation, Marshall déploie une intense activité de reconnaissance pour mieux comprendre les dimensions culturelle, intellectuelle, politique et sociale de la région, chacune étant susceptible de peser sur le développement des milieux universitaires. Ce qui le frappe d'abord est la place du gouvernement provincial qui, en l'absence d'organismes subventionnaires, joue pratiquement le rôle d'une fondation : il subventionne les projets, octroie des bourses⁴⁶, finance les universités, quoique de façon très modeste, et promeut les sciences et la culture : « [Hector] Perrier's office operates as a national ministry of culture and fine arts for all the French in Canada »⁴⁷, écrit-il à propos du secrétaire de la province de 1940 à 1944.

Pour les aiguiller, les officiers comptent sur les piliers de leur réseau : les informateurs, dont certains deviennent des alliés et parfois des amis. L'ampleur du réseau québécois d'informateurs de Marshall est impressionnante : il maintient des contacts avec les directeurs de quelques grands quotidiens, des politiciens, des mécènes, de hauts administrateurs, de nombreux universitaires et plusieurs artistes. Ce réseau est large, mais quelques caractéristiques ressortent : 1) il s'agit d'élites intellectuelles ou artistiques ou de personnes en vue dans le milieu politique ou administratif; 2) ils sont pour la plupart « *liberal* », c'est-à-dire qu'ils endossent les principes de la démocratie libérale; 3) ils ont souvent déjà eu des liens, directement ou par personne interposée, avec une fondation philanthropique américaine. Marshall sera souvent en contact avec ces informateurs, par lettres, par téléphone ou en personne, au Québec ou à New York où se trouve le siège de la Fondation. Ils sont en effet indispensables à la planification stratégique de la Fondation, qui veut savoir dans quelle organisation ou institution, et dans quels candidats aux bourses, elle devrait investir.

L'activation du réseau de Marshall est particulièrement évidente lorsqu'il entend faire progresser l'une des grandes causes qui l'animent : le rapprochement entre les peuples, dont les leviers principaux sont, selon lui, les relations interculturelles. Le Québec et le Canada, avec leurs communautés anglophones et francophones, constituent à cet égard des laboratoires propices. C'est d'abord à l'Université Laval, pour lui « the better and the more independent of the two French Canadian universities »⁴⁸, qu'il repère les informateurs qu'il juge les plus valables pour ce projet de longue haleine : le doyen de la Faculté des sciences sociales, Georges-Henri Lévesque; le sociologue Jean-Charles Falardeau; l'écrivain et folkloriste Félix-Antoine Savard; l'historien Arthur Maheux; le folkloriste Luc Lacourcière. L'officier fait d'autant plus confiance à ceux qui, comme Lévesque, Falardeau et Maheux, sont davantage ouverts au fédéralisme canadien et aux États-Unis⁴⁹. Marshall mise aussi sur l'expérience et

sur les analyses de l'Américain Everett Hughes, qui a noué des liens forts avec le Québec depuis l'entre-deux-guerres. Alors professeur à l'Université McGill, il avait obtenu, en 1930, une subvention de la Rockefeller pour étudier le chômage durant la Grande Dépression.

Hughes n'est pas le seul Américain qu'écoute Marshall. Il accorde aussi beaucoup de crédit aux opinions de Mason Wade, historien et alors futur auteur d'ouvrages marquants sur l'histoire des Canadiens français⁵⁰, qui possède « the broadest and most sympathetic understanding of French Canada of any scholar of [my] acquaintance »⁵¹. Il prête aussi une oreille attentive à Marine Leland, présidente de la North American French Section Modern Language Association et infatigable promotrice de l'histoire et de la culture canadienne-française aux États-Unis. Elle est l'une des rares femmes informatrices dans les journaux de l'officier, mais aussi l'une des plus importantes. Dès leur première rencontre, en 1942, Marshall est impressionné par Leland : « she knows French Canada from direct experience [...] she is keen, and, above all, she seems to have genuine feeling for French Canadians, even perhaps some prejudice in their favor »⁵². Loin d'être un obstacle, ce préjugé favorable est à même, selon Marshall, de favoriser les transferts culturels que Leland entend mener.

Malgré sa préférence pour l'Université Laval, Marshall s'ouvre graduellement à sa rivale, l'Université de Montréal, que ses informateurs lavallois tendaient à réduire à un nid de nationalistes proches du pouvoir. Il faudra quelques visites à Montréal pour que Marshall remette en question cette représentation, qui démontre l'importance de l'avis des informateurs dans la discrimination opérée par la Fondation. L'Université de Montréal est d'ailleurs déjà bien dans le collimateur de la Rockefeller, qui y a investi des sommes importantes dès les années 1920, dont 25 000 dollars annuellement à la Faculté de médecine pour qu'elle se développe et offre une année pré-médicale afin de préparer les jeunes issus des collèges classiques. C'est aussi la Fondation qui avait donné des bourses à des dizaines de jeunes médecins et ingénieurs montréalais pour qu'ils se spécialisent ici à Toronto et là aux États-Unis. C'est enfin elle qui avait organisé la tournée américaine de l'architecte Ernest Cormier pour qu'il s'inspire des constructions de différentes villes aux États-Unis afin de concevoir les plans du futur édifice de l'Université de Montréal, débuté en 1928 et achevé en 1942 sur le flanc du mont Royal⁵³. Un représentant de la Fondation était d'ailleurs sur place lors de l'inauguration officielle de l'édifice, le 3 juin 1943. En étendant son réseau d'informateurs, Marshall découvre que l'Université de Montréal est diversifiée et que plusieurs jeunes chercheurs font—ou ont déjà fait—des séjours d'études aux États-Unis, certains étant appelés à devenir des passeurs culturels ou scientifiques, dont Édouard Montpetit, Léon Lortie, Georges Préfontaine, Camille Laurin, Maurice L'Abbé, Vianney Descarie et Guy Frégault. Marshall réalise surtout que le sort de la bonne entente entre ce qu'on appelle les deux « races fondatrices » du Canada se joue surtout à Montréal, où les conflits de classes et de culture se recourent largement.

Une journée de visites, tirée du journal de bord de Marshall, illustre bien et son approche et le quotidien de l'officier, ainsi que les sollicitations dont il est l'objet. L'entrée du 21 septembre 1954 fait état d'une rencontre à l'Université de Montréal avec Arthur Sideleau, doyen de la Faculté des lettres, qui lui demande une bourse

pour aller se perfectionner aux États-Unis. Marshall visite ensuite la Section de linguistique avant de se rendre au Centre des études slaves, auquel la Fondation avait fourni des livres. Peu après, l'officier discute avec le secrétaire général de l'Université, Marcel Faribault, nationaliste suspecté d'être proche de l'Union nationale, mais dont le leadership impressionne Marshall : « through this talk [I] became increasingly impressed with F[aribault]'s vigor and clarity »⁵⁴. Cette appréciation révèle sa capacité à tisser des liens avec des individus dont les idées divergent *a priori* des siennes⁵⁵. C'est ce même Faribault qui lui parle d'une possible recherche sur l'exceptionnalité constitutionnelle du Québec. Emballé par le projet, qui pourrait être « undertaken jointly by English and French Canadian scholars »⁵⁶, Marshall s'empresse, l'après-midi même, de l'exposer à Frank Cyrill James, recteur de l'Université McGill, qui se montre, à son tour, très intéressé. Bien que le projet rencontre rapidement des obstacles, dont celui de la méfiance de Faribault envers de potentiels contributeurs anglophones, il révèle la marge de manœuvre de Marshall, qui bénéficie de l'oreille attentive de ses informateurs, tout en naviguant aisément dans les hautes sphères des deux universités montréalaises grâce à son autorité culturelle et au pouvoir financier de la Rockefeller.

Cette connaissance et cette influence sur les milieux universitaires s'acquièrent par le biais de visites planifiées, mais aussi grâce à la sociabilité informelle et aux soirées mondaines, qui permettent à Marshall d'accroître considérablement son réseau d'informateurs et, parfois, de dénicher des candidats pour des bourses. Ce 21 septembre, la journée de Marshall, loin de se terminer à l'Université McGill, s'est poursuivie par une discussion avec Frank R. Scott, professeur de droit et cofondateur, en 1950, de Recherches sociales, un groupe d'étude des relations entre le Canada anglais et le Canada français, qui a invité Marshall à un apéritif improvisé avec quelques-uns de ses amis canadiens-français. L'officier s'est ensuite rendu à l'appartement de son bon ami Robert Choquette et de sa femme, au 1469, rue Drummond, où il a rencontré Yvette Ollivier-Mercier-Gouin, la femme de Léon Mercier-Gouin, professeur, politicien et fils de l'ancien premier ministre Lomer Gouin (1905–1920). Cette dernière l'a invité à faire la connaissance, le lendemain, de son beau-fils Vianney Décarie, professeur de philosophie à l'Université de Montréal et lui-même ancien étudiant à Harvard. Cette longue journée s'est terminée avec les Choquette dans un restaurant où Marshall a fait la connaissance de Lucette Robert, journaliste et critique, et belle-sœur de Gustave Lanctôt, lui-même écrivain, historien et ancien boursier d'Europe. « A pleasant evening of general talk »⁵⁷, concluait l'officier. Le lendemain, Marshall a consacré une partie de son avant-midi à l'écriture de son journal de bord avant d'aller dîner avec l'historien Michel Brunet, à qui la Fondation avait offert une bourse pour un séjour d'études à la Clark University, aux États-Unis, entre l'automne 1947 et l'été 1949.

Cette fenêtre ouverte sur l'itinéraire québécois de Marshall met en évidence l'importance qu'accordait la bureaucratie rockefellerienne aux pratiques personnelles et informelles de l'investigation scientifique. À ce propos, Michael J. Barany a bien montré combien la sociabilité et la connaissance intime du fonctionnement institutionnel de la science étaient au cœur de la formation et de l'action des officiers philanthropiques, bien davantage que la connaissance du savoir en lui-même.

« The bureaucracies of late modern scientific funding cultivated, mobilized and depended upon a distinctive form of expertise, not in science or of science, but about science »⁵⁸, écrit-il. Dans le parcours des boursiers, le rôle d'aiguillage des officiers est déterminant : ce sont eux qui possédaient « the most institutional authority and who were best positioned to guide the foundation's evaluations of unproven researchers and topics »⁵⁹.

Choisir les boursiers

Les réseaux des officiers de la Rockefeller sont particulièrement utiles pour repérer d'éventuels boursiers ou pour attester de leur potentiel. L'objectif est de trouver des candidats d'exception qui, durant leur séjour d'études, manifesteront de l'initiative, construiront leur propre réseau et participeront selon leurs moyens à la circulation des connaissances et au rapprochement interculturel, avant de retourner dans leur milieu pour y exercer une influence. Le Québec représente un défi supplémentaire à cet égard : étant donné que les jeunes canadiens-français ne maîtrisent pas tous bien l'anglais, leur évaluation est complexifiée, tout comme l'anticipation de leur courbe de progression. Cette évaluation est pourtant nécessaire pour offrir les *fellowships* aux bons candidats. Il s'agit après tout de miser, comme le remarquait Ludovic Tournès à propos des boursiers français, sur les candidats les plus susceptibles de constituer une « avant-garde de passeurs culturels destinés à contribuer à l'importation de nouveaux savoirs »⁶⁰.

L'ampleur des investissements de la Fondation sur ce plan révèle l'importance qu'elle accorde aux circulations savantes. Mis sur pied en 1914 et clos en 1970, le programme des *Fellowship* de la Rockefeller constitue, avec les *Scholarship*, les subventions pour les professeurs invités et les *Training Awards*, une modalité centrale de son cadre d'action à l'international. Sa philosophie consiste à offrir à des étudiants et à des chercheurs avancés, en général de moins de 35 ans, l'opportunité d'achever ou de peaufiner leur formation supérieure, dans leur pays ou à l'étranger, afin de contribuer, en retour, à leur milieu. Pendant leur durée de vie, ces programmes octroieront 14 647 bourses, dont 13 633 furent consacrées à la mobilité dans une grande variété de pays. De ce nombre, 325 bourses ont été octroyées entre 1920 et 1959 à des récipiendaires canadiens (257 hommes et 55 femmes), avec une forte proportion dans les secteurs de la médecine (50), des soins infirmiers (25) et de la santé publique/hygiène (182). Sur ce montant, un total de 163 bourses ont permis ou facilité la réalisation de séjours d'études dans des universités à l'extérieur du Canada, dont une forte majorité aux États-Unis (128)⁶¹.

Le processus menant à l'obtention d'une bourse nécessite plusieurs étapes. Les officiers font d'abord savoir aux « patrons » des universités, des centres de recherche, des laboratoires, etc., que des *fellowships* sont disponibles. Les « patrons » proposent ensuite des candidats qui sont alors évalués par les officiers lors de rencontres d'évaluation afin de jauger leur caractère et leur aptitude. En cas d'avis favorable, les candidats doivent alors remplir un formulaire (appelé *blank*) détaillant leur parcours scolaire et professionnel et leurs projets — on retrouve dans certains dossiers la photographie du

candidat. Ce dernier doit également être recommandé par des chercheurs, professeurs ou administrateurs. Une fois ces étapes franchies, une recommandation favorable ou non est faite par l'officier aux autorités de la Fondation. Une fois la bourse octroyée, la Fondation ne perd pas de vue le boursier. Les notes éparses sur les boursiers canadiens-français dans les archives de la Fondation révèlent en effet les efforts mis par les officiers pour s'informer des progrès du boursier, pour identifier les difficultés et pour observer les suites de leur carrière⁶².

On pourrait effectuer toute une caractérologie à partir des bribes de portraits que l'on retrouve dans les fiches des boursiers et dans les notes des officiers. La vigueur physique et mentale, la clarté d'esprit, l'originalité, la moralité, l'adaptabilité (à la langue anglaise, aux milieux universitaires étrangers, aux « American Standards »⁶³) et surtout le *leadership* sont les qualités maîtresses recherchées. La description des traits physiques, qui accompagne plusieurs de ces portraits, vient renforcer le jugement des officiers à propos de telle ou telle caractéristique du candidat. Pour prendre quelques cas en dehors du corpus restreint de boursiers que nous avons identifiés précédemment, on découvre que le docteur Gustave Charest est décrit comme « a tall, rawboned individual with wide generous features, apparently good-natured », ce qui est aussi vrai de son compatriote Jules Gilbert, considéré comme un « splendid type of man », alors que Charles Alfred Martin est plutôt dépeint comme un « short, thin little fellow with glasses, not particularly prepossessing looking », traits qui accentuent les doutes sur sa capacité à diriger, la Fondation craignant qu'il ne puisse devenir « a great leader of French Canadian psychiatry »⁶⁴. Ces caractérisations — que d'aucuns pourraient juger arbitraires — sur le physique en accompagneraient-elles d'autres, envers l'obéissance catholique cette fois-ci? La Fondation a ainsi des doutes sur le boursier Jean Marier : « Obviously Marier has been trained to respect authority, so one would question how soon or to what extent he may be able to exert aggressive leadership »⁶⁵. De fait, plusieurs officiers de la Rockefeller tendaient à valoriser les qualités — très subjectives — relatives à la personnalité et aux potentialités institutionnelles, plutôt qu'aux détails théoriques et techniques de la science financée⁶⁶. On comprend d'ailleurs aisément en quoi un tel raisonnement pouvait justifier un soutien plus systématique aux candidats masculins (et *a fortiori* issus de la majorité blanche), socialement favorisés eu égard aux attentes du « leadership » en science⁶⁷.

Toujours est-il que l'expérience américaine constitue le test ultime pour le caractère de ces boursiers, leur capacité d'adaptation et leur courbe d'apprentissage étant étroitement surveillées par les officiers de la Rockefeller.

Direction les États-Unis

Dans leur formulaire de candidature, les boursiers sont invités à proposer un calendrier de formation incluant différentes institutions et spécialistes à rencontrer, calendrier que les officiers de la Fondation valident ou modifient après avoir pris conseil auprès des « patrons » et au sein de leur réseau. Certains boursiers choisissent de remettre leur sort entre les mains de la Fondation. Sur son formulaire, à la question « Where and with whom do you wish to work? », l'un d'eux répond tout simplement :

« At the best American school the Foundation may suggest »⁶⁸. Cette réponse révèle une faible connaissance des États-Unis qui semble être partagée par de nombreux candidats, ce que notait déjà Marshall dans son journal : « ignorance of things in the United States is rather startling and merely emphasizes the characteristic parochialism of even well-educated French Canadians. »⁶⁹

nr 50104/ RESEARCH		CANADA		1'S
PLEASE RETURN TO FELLOWSHIP RECORDER				
NAME: DESMARAIS, Dr. Andre	EDUCATION: Ph. D., Laval University, 1945		CITIZENSHIP: Canadian Born In: Quebec, Canada Age: 31 (4/23/19) Marital Status: married No. of Children: 2 M Date Approved: 3/24/50 Duration: 1 yr. (9/1/50)	
PRESENT POSITION: Research Assistant, Research Department on Acclimatization, Institute of Human Biology and Hygiene, Laval University, Medical School.		Renewed: Date of Arrival: First Stipend: 9/27/50 Amount: \$175 per month* Tuition: yes Travel: yes Termination: 6/15/51		
PROSPECTIVE POSITION: Associate Professor in the Physiology of Acclimatization, Laval University, (in two years)				
STUDIES: Acclimatization; further training in the histology and histochemistry of endocrine tissues, theory and techniques, with Professor A.B. Dawson, Biological Laboratories, Harvard University.				
Sept. '50 - June '51 HARVARD UNIVERSITY, Cambridge, Mass.				
12/21/50: Amendment of fellowship approved to include provision for a family allowance of \$100 monthly beginning January 1, 1951, and continuing to the end of his fellowship.				
* 1/4/51: In accordance with the action taken at the fellowship conference committee, September 20, 1950, D. has been reclassified as a research fellow with a stipend increase to \$225 per month, effective January 1, 1951.				
FORM 437				

3/8/51D-WO: D sends in a report "The "in vitro" bio-synthesis of adrenal steroids".
5/24/51D-WO: D sends in a further progress report on the "in vitro" biosynthesis of adrenal steroids.
Reprints received: "Circulation Peripherique et Teneur des Surrenales en Adrenaline et en Arterenal (Noradrenaline) chez le Rat Blanc Expose au Froid," and, "Influence de l'administration d'adrenaline et d'arterenal sur l'hypertrophie de la surrenale au froid," by D. and L.*Paul Dugal, <u>Canadian Journal of Medical Sciences</u> , 1951.
1/64 As per Off. of Pub.: D is Chairman of the Biology Department of the Faculty of Pure and Applied Science, University of Ottawa, Ottawa, Canada. As per 1967 "Commonwealth Universities Yearbook": in same position.

Image : Voici un exemple de fellowship permanent recorder cards, celle d'André J.V. Desmarais (« André J.V. Desmarais », RFR, FA426-09-427-B09). Courtesy of the Rockefeller Archive Center.

Les trajectoires des boursiers sont ponctuées d'épreuves et d'imprévus. Certains doivent interrompre leur bourse pour des raisons familiales, alors que d'autres souffrent de problèmes de santé — la tuberculose tuera d'ailleurs les boursiers Zotique Laurin et Louis-Philippe Thiboutot. D'autres sont désarmés devant la triple tâche de s'acclimater à un nouveau milieu, de maîtriser l'anglais et de performer dans des universités plus compétitives que ce à quoi ils sont habitués⁷⁰. Certains boursiers surmontent rapidement ces épreuves une fois aux États-Unis. C'est le cas de Michel Brunet. Durant son séjour à la Clark University (Massachusetts) entre l'automne

JUL 23 1946

THE ROCKEFELLER FOUNDATION
INTERNATIONAL HEALTH DIVISION
PERSONAL HISTORY RECORD AND APPLICATION
FOR FELLOWSHIP

427E
Laliberte

Fellowships are granted for the purpose of training individuals to occupy positions in connection with governmental public health agencies, with the understanding that a definite acceptable position awaits the applicant upon completion of fellowship studies.

Date March 18, 1946

Name in full LALIBERTE Marie Brigitte Sex Fem.

Present address 400 Prince Arthur West, apt. 4, Montreal, P.Q. Canada
(Street and Number) (City) (State or country)

Permanent address 4505 Henri-Julien Avenue, Montreal, P.Q. Canada
(Street and Number) (City) (State or country)

Place of birth Leclercville, Co. Lotbinière, P.Q. Date of birth Dec. 19, 1906 Race White

Citizenship British Subject Nationality Canadian

Single, married, widowed, divorced Single Wife's name --
(Form of customary legal signature)

If single, widowed or divorced have you dependents? --

Relationship of dependents to applicant --

If single, do you expect to be married before fellowship becomes active? No

Date of marriage -- Number of children -- Age and sex --

Present position Assistant Chief Nurse Salary \$2600.00

Have you at any time filed an application with any division of the Rockefeller Foundation? No

When and with whom? --

Have you any constitutional disorder or physical defects? No

(Report of medical examiner on blank of the International Health Division of the Rockefeller Foundation must be submitted)

Do you speak and understand English well? Yes

What other languages do you speak? French

FORM 874

Image : Première page (de quatre) de la demande de bourse de Marie-Brigitte Laliberté »
(RFR, FA244-427E-Box 243 - 427e). Courtesy of the Rockefeller Archive Center.

1947 et le printemps 1949, où il termine l'écriture d'une thèse de doctorat en anglais⁷¹, il réalisera, à la demande de la Rockefeller, une tournée des grandes universités du Sud et du Mid-Ouest américain. Une part importante de cette tournée est consacrée à son approfondissement de la compréhension de la société américaine—qu'il

commente abondamment dans son journal de bord —, et surtout à l'élargissement de son réseau universitaire, suivant un calendrier de rencontres bien chargé avec de grands professeurs et des directions départementales⁷². Les soucis financiers sont également au cœur des difficultés d'adaptation, les bourses — qui se situent entre 125 et 400 dollars par mois selon la charge familiale — couvrant à peine les frais des boursiers, particulièrement s'ils ont une famille. À l'Université Harvard, le biologiste André J.V. Desmarais admet à son officier que sa situation est « desperate, with only a few dollars left ». Dans une autre lettre, il confie : « this is a thing I do not like to talk about, because it makes me feel so embarrassed. My wife and I found it very difficult to join both ends together ». Les raisons invoquées tiennent surtout au coût de la vie plus élevé aux États-Unis et aux nombreuses obligations financières au Québec (assurances, hypothèque, remboursements, etc.)⁷³. Convaincue par son plaidoyer, la Fondation augmentera son allocation mensuelle.

Malgré le nombre rarissime de dossiers étoffés de boursières québécoises, il semble que leur appropriation de l'expérience américaine diffère quelque peu de celle des boursiers. Le dossier de Marie-Brigitte Laliberté, qui reçoit une bourse malgré son âge jugé avancé (40 ans) afin d'occuper, à son retour des États-Unis, un poste d'infirmière en chef, révèle un itinéraire ponctué par de nombreuses conversations et correspondances avec des responsables (féminines) et d'autres infirmières. Il nous met sur la piste d'un parcours et d'un traitement différencié des boursiers selon le genre et selon la discipline. Comme l'a démontré Pierre-Yves Saulnier à propos des « nursing fellowships », la création de liens et d'une solidarité entre infirmières de différents milieux distingue ces boursières, qui s'approprient leur statut de *fellow* afin de promouvoir l'expertise féminine à un moment où le plafond de verre, celui de l'université et celui de différentes professions, craquèle de plus en plus⁷⁴. Contrairement à leurs collègues masculins, quasiment assurés d'un poste à leur retour au Québec, les femmes n'ont pas ce privilège, à l'exception de celles en sciences infirmières. Plusieurs abandonneront la carrière une fois de retour au Québec et ne laisseront pas de fonds d'archive, ce qui rend leur expérience américaine d'autant plus difficile à débusquer. Elles ne sont d'ailleurs pas les seules actrices invisibles des migrations savantes; d'autres sont au cœur de l'itinéraire des boursiers : à titre d'épouses et de mères, par exemple, elles s'occupent de la famille pendant l'absence de l'époux, mais elles remplissent aussi, à l'occasion, des tâches liées à la recherche⁷⁵.

Le capital américain

Le séjour d'études américain est hautement valorisé dans les milieux universitaires ou de pratique, les « retours d'Amérique » étant auréolés d'une expertise qui leur servira grandement par la suite. La Fondation Rockefeller mise bien sûr sur cette aura pour maximiser le capital symbolique des boursiers, dont l'influence tout comme la capacité d'initier des circulations savantes et des transferts de savoirs, sont accrues. On a encore ici en tête le cas de l'historien Michel Brunet, dont le séjour d'études américain lui avait ouvert les portes du professorat à l'Université de Montréal. À son retour au Québec, en 1949, il cherchera à orchestrer la mise en scène de son arrivée

en gare, en sollicitant les médias à l'avance. Une mention de la nouvelle dans l'édition de *La Presse* du 18 juin 1949, accompagnée d'une caricature représentant un Brunet rentrant au pays dans un costume trois-pièces, signale bien cet élément de distinction du retour d'Amérique dans le marché symbolique encore relativement limité du monde universitaire québécois.

Certains boursiers cherchent aux États-Unis une réputation qui les aidera à s'imposer davantage sur la scène scientifique ou culturelle, à une époque où les autorités politiques et cléricales canadiennes-françaises se montrent méfiantes ou punitives envers ceux et celles qui les critiquent. Après le Père Lévesque, qui s'attire les foudres du gouvernement de Maurice Duplessis, le peintre Paul-Émile Borduas s'exile à New York et à Paris au cours des années 1950⁷⁶. Même si la France demeure l'horizon de référence pour parfaire une formation ou pour prouver son talent, d'autres pays, dont les États-Unis, gagnent en importance. Le boursier Robert Choquette, prolifique auteur des feuilletons radiophoniques *La pension Velder* et *Métropole*, fresques de la société montréalaise, se rend en tant qu'écrivain-résident au Smith College de Northampton (Massachusetts) en 1942–1943. Il admet à Marshall aller aux États-Unis pour y acquérir « the authority of an American reputation », persuadé qu'il doit « make a name for himself in the United States before he has real freedom to write as he pleases in Canada »⁷⁷. Choquette deviendra un informateur important pour Marshall, qui le consultera à propos de nombreuses personnalités, dont Édouard Montpetit et Roger Lemelin, auteur des *Plouffe*.

Plusieurs boursiers manifesteront leur reconnaissance envers la Fondation à la suite de leur séjour d'études. Après son retour au Québec, Laliberté écrit : « I ardently hope to be a credit to my City, to my Country, and always a Rockefeller Foundation fellow of good standing. »⁷⁸ Desmarais tient un discours similaire, validant l'objectif de transfert scientifique à l'origine de sa bourse : « Let me tell you again how glad and grateful I am [...] I will go back to Quebec with a broadened mind, new techniques, new ideas not only in research but also in teaching and in laboratory organization. »⁷⁹ Les validations des boursiers apparaissent tout à la fois authentiques et stratégiques, afin, notamment, de garder ouverte la manne de la Fondation pour leurs projets futurs, ceux de leurs collègues ou ceux de leurs éventuels étudiants. En misant sur leur statut de « fellow of good standing », les boursiers cherchent également à maximiser le capital symbolique de leur séjour d'études⁸⁰.

L'utilisation de ce capital, qui renvoie à l'agentivité des boursiers, surprend parfois la Fondation. Michel Brunet ne deviendra pas une élite libérale nord-américaine mais un néonationaliste convaincu. D'autres semblent rejeter carrément la filiation rockefellerienne. La situation de la School of Hygiene de l'Université de Toronto, où se rendent des dizaines de boursiers canadiens-français depuis l'entre-deux-guerres, est éclairante. Là-bas, « the School is apparently having unusual trouble with the Quebec men », qui auraient formé une clique et nourriraient « a feeling of resentment »⁸¹, tout en refusant de progresser en anglais, pourtant essentiel à l'objectif d'acculturation à la culture anglophone. Cette défiance n'est pas nouvelle : durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, les étudiants en médecine canadiens-français de Montréal avaient décliné l'offre de l'Université McGill de passer une année en anglais à son hôpital pour

parfaire leur formation⁸². Cette défiance s'inscrivait dans une rivalité interuniversitaire entre les étudiants de l'Université de Montréal et ceux de l'Université McGill, qui avait souventes fois dégénéré en batailles dans les rues du centre-ville⁸³. Elle révèle à la fois l'importance des contextes nationaux dans l'administration des bourses et l'intérêt de s'attarder aux expériences des boursiers, même lorsqu'elles sont rapportées par d'autres, afin de faire ressortir, comme l'écrivait Judith Syga-Dubois à propos du boursier allemand Günter Wagner, qui s'était rendu aux États-Unis au début des années 1930, « les tensions qui ont pu exister entre les objectifs [de la Fondation] et les choix des différents protagonistes »⁸⁴.

« Bridging the gap »

Afin de favoriser les circulations d'idées entre le Québec francophone et l'Amérique du Nord anglophone et de créer des rapprochements interculturels, John Marshall a ficelé son réseau en y incluant des informateurs susceptibles de contribuer à cette cause. L'officier est capable d'activer rapidement ce réseau extensif, comme en témoignait le projet de recherche sur l'exceptionnalité culturelle du Québec, qu'il avait initié en une seule journée à l'Université de Montréal et à l'Université McGill. En toile de fond, cette démarche s'indexe à l'une des visées internationalistes de la Rockefeller, c'est-à-dire de favoriser, sous l'action fédératrice des États-Unis, une paix transatlantique durable grâce à la compréhension interculturelle⁸⁵.

Les obstacles pour y parvenir sont toutefois nombreux. Parmi eux, on note les préjugés des uns et des autres, qui affleurent parfois dans les dossiers des boursiers. C'est le cas de Marie-Brigitte Laliberté qui, au Teachers College de l'Université Columbia, est rapidement confrontée aux préjugés de l'une de ses superviseuses, plutôt hostile envers les Canadiens français, qu'elle soupçonne d'opportunisme et de « grasping and pull all possible strings to get ahead »⁸⁶. Pour Marshall, la source de ces préjugés est l'ignorance mutuelle et, aussi, le mépris. Se disant « painfully aware of the barrier between the English and the French and always interested to see what could be done to penetrate it »⁸⁷, il est particulièrement irrité par le dédain des accomplissements des Canadiens français de la part de « presumably well-informed English[-Canadian] scholars »⁸⁸. Plus largement, selon lui, la rareté des collaborations scientifiques entre les deux groupes ne permet pas de valoriser les accomplissements des uns et des autres. C'est pourquoi les boursiers sont des acteurs clés pour enjamber ce fossé. Lorsqu'il part à leur recherche, Marshall est attentif à cette capacité : un candidat est-il « personally motivated to bridge the gap between the French and the English »⁸⁹?

C'est le cas de Jean-Charles Falardeau, doctorant en sociologie à l'Université de Chicago — sous la direction d'Everett Hughes — qui élargit ses horizons et en vient à prendre part et à stimuler un réseau scientifique nord-américain. Falardeau aide à organiser, sous les auspices de la Rockefeller, l'important séjour de Hughes à l'Université Laval au début des années 1940. Le jeune chercheur se confie à Marshall sur son expérience américaine : « je reviens à Québec, déjà, avec une perspective nouvelle, moins limitée. Il est bon de faire des comparaisons de sa propre société avec d'autres [...] de ne pas rester l'esprit fixé sur la pompe de son village »⁹⁰. Cette

confiance sur l'élargissement de l'horizon témoigne de l'expérience de plusieurs « retours d'Amérique », mais elle a aussi valeur d'utilité : d'une part pour maintenir l'attention de la Rockefeller sur l'Université Laval, où Falardeau est destiné à devenir professeur—et où Marshall repère un foyer d'élites rénovatrices du Québec—et d'autre part pour demeurer dans les bonnes grâces de la Fondation. De fait, Falardeau obtiendra d'elle une bourse de 1000 dollars pour terminer ses études doctorales à la fin des années 1940.

Les chercheurs ou les artistes boursiers qui favorisent les circulations de personnes, de science ou de culture retiennent particulièrement l'attention de Marshall, qui est, par exemple, emballé par le projet de Choquette de traduire *La pension Velder* en anglais et de la faire découvrir aux États-Unis : « [I have the] feeling that it would give him an unusual chance to interpret French Canadian city life for an audience that knows little of French Canada except its habitant tradition »⁹¹. De fait, au Smith College, en 1942–1943, Choquette donne plusieurs causeries au *faculty club* ainsi que dans le cours de civilisation canadienne-française⁹². C'est aussi le cas de Harry Bernard, qui travaille depuis le début des années 1940 sur une étude du régionalisme dans la fiction américaine. Il est clair pour Marshall que « Bernard needs, and deserves, a chance to visit the United States », notamment parce qu'il est convaincu que les « French-Canadian writers ought to know what American writers have done in that field »⁹³. L'officier le met en contact, en 1943, avec des chercheurs américains pendant son séjour aux États-Unis, où il retournera plusieurs fois par la suite.

Tout autant que la littérature, l'histoire est dans la mire de Marshall à la fois pour développer une histoire plus scientifique et pour rapprocher les francophones et les anglophones. Alors que les écoles historiques de Montréal et de Québec sont sur le point de révolutionner la pratique de l'histoire dans la province, Marshall croit que « the time is ripe in French Canada for the development of work in history of an objective kind »⁹⁴. Brunet fera justement partie de l'école historique de Montréal, qui comprend également Guy Frégault—lequel a fait ses classes à l'Université de Chicago pour y réaliser son doctorat—et Maurice Séguin, auteur de l'une des premières histoires économiques du Québec. En plus, Brunet a manifesté à la Rockefeller le désir de devenir le premier professeur d'histoire américaine à l'Université de Montréal, ce qui en fait, du moins sur papier, une courroie de transmission propice pour réaliser l'intégration continentale partielle à laquelle Marshall et la Fondation rêvent. Cette intégration est partielle parce qu'il s'agit, à travers la connaissance de l'histoire, non pas d'unifier mais de favoriser la compréhension mutuelle entre les collectivités. Marshall espère ainsi que le développement des sciences humaines, et particulièrement de l'histoire, entraîne « a common English and French view of Canada's past », non pas pour masquer les particularités, mais afin d'orienter « toward a better definition of differences in French and English Canadian outlooks »⁹⁵. Sur ce plan, Marshall joue sur la partition d'un concert plus vaste, où l'on voit se multiplier, après la Seconde Guerre, les initiatives de la part de certaines élites canadiennes-anglaises et canadiennes-françaises visant à repenser les fondements symboliques du Canada. Face à la montée en puissance des États-Unis, à la perte d'influence des symboles britanniques, à l'émergence de velléités indépendantistes au Québec et au besoin de

fonder une nouvelle union dans un contexte postimpérial, plusieurs intellectuels et universitaires s'attèlent à réinterpréter les assises de l'unité canadienne à l'enseigne d'une dualité nationale mieux harmonisée⁹⁶.

C'est à ce niveau que les circulations savantes et les réseaux qui en résultent sont censés jouer un rôle clé : elles permettent la mise en commun des recherches grâce à des chercheurs aptes à les faire circuler d'une province ou d'un pays à l'autre. Marshall consacre de nombreuses entrées de son journal à cet objectif, incitant plusieurs universités francophones et anglophones à organiser des événements conjoints, encourageant la publication, la diffusion ou la traduction d'ouvrages historiques. C'est le cas du *The French Canadians 1760–1945* de Mason Wade, historien que Marshall avait introduit à plusieurs personnes de son réseau depuis les années 1940 afin d'élargir ses vues sur le Québec. Cet approfondissement historique et ces regards décalés — Brunet ou Falardeau sur les États-Unis, Hughes, Leland ou Wade sur le Québec — sont susceptibles, espère Marshall, d'éviter le développement en silos des recherches historiques, silos porteurs de caricatures et de préjugés.

Mais les années 1950 voient aussi la montée d'un néonationalisme qui inquiète Marshall et la Rockefeller. Les enjeux nationaux révèlent les limites de la compréhension des situations locales de l'officier qui, confronté au néonationalisme de Michel Brunet, se résout à accepter que cette dimension du Québec lui échappe largement, tout en accordant à ses interlocuteurs nationalistes le bénéfice d'un jugement raisonnable, « so far as reason is possible in this psychologically complex situation », ajoute-t-il⁹⁷. Les allers-retours au Québec ont sans doute influencé la posture de Marshall, qui n'avait pas la même réserve lors de son premier voyage dans la province quelque dix ans auparavant, à une époque où il croyait bien avoir gagné une connaissance profonde du Québec, notamment grâce à une « fairly full appreciation of the richness of [French-Canadian] traditions »⁹⁸. Il y aurait sans doute lieu de comparer cette évolution de la représentation du Québec de Marshall avec d'autres régions où il a œuvré afin de cerner si la province occupe une place particulière, sur ce plan, dans son itinéraire en tant qu'officier.

Conclusion

Judith Syga-Dubois invitait, à propos des études sur la philanthropie rockefellerienne, à conjuguer l'analyse des cadres institutionnels avec celle des personnes qui les animent, qu'il s'agisse des administrateurs ou des boursiers eux-mêmes⁹⁹. En suivant cette voie, nous avons montré que l'action de la Rockefeller au Québec ne se limitait pas à des investissements financiers (subventions aux universités, bourses d'études), mais qu'elle misait aussi sur l'intervention déterminante d'un officier comme Marshall, doté d'un fort capital symbolique et d'un certain capital financier. Par la création de réseaux, formels et informels, par la promesse de financement et par le recrutement de boursiers et d'informateurs, Marshall a fait preuve de ce qu'on pourrait appeler une ferme discrétion doublée d'une autorité suggestive. Face à cette autorité, les boursiers, loin d'être des pions passifs dans le grand jeu des circulations transnationales, malgré les conditions parfois compliquées de leur passage aux États-Unis, ont su tirer

leur épingle du jeu, maximisant le capital symbolique de leur séjour d'études et, dans les cas que nous avons retenus, devenant des passeurs culturels et, jusqu'à un certain point, des ambassadeurs du Québec francophone à l'étranger¹⁰⁰.

Du reste, si le Québec a été présenté dans cette étude comme un terrain singulier dans la projection internationale de la Fondation Rockefeller, il convient de reconnaître que cette singularité reste à être démontrée. Comme le soulignent plusieurs travaux sur les activités de la Fondation dans des milieux marqués par des clivages linguistiques, ethniques ou nationaux—du sud des États-Unis¹⁰¹ à l'Inde¹⁰² en passant par la Tchécoslovaquie¹⁰³, la Fondation a souvent dû composer avec des environnements complexes et fragmentés. De même, les pratiques de discrétion et d'autorité, tout comme les formes de sociabilité et de réseautage développées par ses officiers, relèvent d'un habitus organisationnel transposable à divers contextes. Cela dit, une démarche comparative plus systématique permettrait sans doute de mieux cerner les contours d'une singularité québécoise.

Qu'à cela ne tienne, l'étude de la présence des fondations philanthropiques au Québec ouvre de nombreuses questions : que sait-on des conditions de retour de ces boursiers dans leurs villes d'origine? Comment les disciplines et les milieux de recherche, ainsi que les divisions de la Rockefeller, ont-ils eu un impact distinctif dans le parcours des boursiers? Quelle influence le séjour américain—et plus largement l'acculturation partielle qu'ils ont vécue— a-t-il eu sur leur carrière et sur les milieux de pratiques ou les institutions où ils ont œuvré? Une étude à la fois quantitative et qualitative de l'influence de ces discours sur les infrastructures et sur les pratiques au Québec serait nécessaire pour mesurer leurs effets sur le moyen et le long terme. Elle nous éclairerait sur notre représentation de l'accession à la modernité du Québec et permettrait d'approfondir notre connaissance de son appartenance complexe à l'Amérique du Nord.

Notes

- 1 Les auteurs tiennent à remercier très sincèrement les deux évaluateurs anonymes de ce texte. La générosité de leurs commentaires et de leurs critiques ont permis d'améliorer significativement la version initiale de l'article. Il va sans dire que nous demeurons seuls responsables du résultat final.
- 2 Gilles Gallichan, Le "bouleversement intime" : le Québec et la France vaincue de juin 1940 », *Les Cahiers des dix*, n° 59 (2005) : 239–283.
- 3 Sur cette question, voir François-Olivier Dorais, Daniel Poitras, Jean-François Laniel, Jules Racine St-Jacques (dir.), « Le "moment américain" des universitaires québécois. Appropriations, transferts et réseaux (1930–1960) », *Mens* 20, n° 1–2 (2019–2020).
- 4 Voir, notamment, Michel Lacroix, *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle* (Les Presses de l'Université Laval, 2014).
- 5 Robert Gagnon et Denis Goulet, *La formation d'une élite : les bourses d'études à l'étranger du gouvernement québécois (1920–1959)* (Boréal, 2020), 17.
- 6 Plusieurs figures réformistes du Québec d'après-guerre, notamment dans le monde universitaire, sont passées par les campus américains, suggérant ainsi de potentielles origines américaines à la Révolution tranquille. Pensons ici, entre autres, à Roch

- Bolduc, Michel Brunet, Pierre Dansereau, Léon Dion, Jean-Charles Falardeau, Gérald Fortin, Armand Frappier, Guy Frégault, Roger Gauthier, Hubert Guindon, Maurice Lamontagne, Camille Laurin, Paul Lorrain, Roger Marier, Guy Rocher, Marc-Adéland Tremblay, Maurice Tremblay, Pierre Elliott Trudeau, Marcel Trudel.
- 7 Jules Racine St-Jacques, « Un virage américain? : l'acculturation disciplinaire des premiers diplômés de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval », *Mens* 20, n° 1–2 (2019–2020) : 45–68.
 - 8 Marie-Victorin, « Les sciences naturelles dans l'enseignement supérieur », *Le Devoir*, 6–7 octobre, 1930, 28.
 - 9 On ne compte à peu près aucune étude approfondie sur la place du Québec dans la philanthropie américaine. Tout au plus, cette place est discutée dans le cadre de travaux plus larges (voir Jeffrey Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada: American Philanthropy and the Arts and Letters in Canada* (McGill-Queen's University Press, 2014)).
 - 10 Sur quelques études transnationales axées sur les circulations savantes et évoquant le rôle des fondations, voir notamment Chih-ming Wang, *Transpacific Articulations: Student Migration and the Remaking of Asian America* (University of Hawai'i Press, 2013); Daniel Laqua (ed.), *Internationalism Reconfigured: Transnational Ideas and Movements between the World Wars* (I.B. Tauris, 2011); Heather Ellis et Simone M. Müller, « Educational Networks, Educational Identities: Connecting National and Global Perspectives », *Journal of Global History* 11, n° 3 (2016) : 313–319; Tomás Irish, « Scholarly Identities in War and Peace: The Paris Peace Conference and the Mobilization of Intellect », *Journal of Global History* 11, n° 3 (2016) : 365–386. Voir aussi, plus récemment, le projet « Rockefeller fellows as heralds of globalization: the circulation of elites, knowledge, and practices of modernization (1920s–1970s) » co-dirigé par Ludovic Tournès, Thomas David et Davide Rodogno <https://data.snf.ch/grants/grant/172673>.
 - 11 Ludovic Tournès & Giles Scott-Smith, « A World of Exchanges. Conceptualizing the History of International Scholarship Programs (Nineteenth to Twenty-First Centuries) » dans Ludovic Tournès & Giles Scott-Smith (dir.), *Global exchanges: scholarships and transnational circulations in the modern world* (Berghahn Books, 2018), 1–32.
 - 12 Cité dans Tournès et Scott-Smith, p. 5. Au Canada, quelques études se sont penchées sur l'expérience des boursiers, dont Jill Campbell-Miller, « The Proving Ground: Colombo Plan Fellowship and the Changing Landscape of Health and Education in Canada, 1951–1969 », *Canadian Bulletin of Medical History* 38, n° 1 (2021), 1–31; Daniel Poitras, « “Des mots et des commandements déplacés”. La prise en charge des étudiants vietnamiens du Plan Colombo à l'Université de Montréal (1950–1959) », *Revue d'histoire de l'éducation / Historical Studies in Education* 35, n° 2 (2023) : 30–54; Gagnon et Goulet, *La formation d'une élite*.
 - 13 Voir, à ce sujet, François-Olivier Dorais et Daniel Poitras, « Between distrust and acceptance. The influence of the United States on post-war Quebec » dans Asa McKercher et Michael D. Stevenson (dir.), *North of America. Canadians and the American Century, 1945–60* (UBC Press, 2024), 202–231.
 - 14 Lucia Ferretti, « La philanthropie en français au Québec : une histoire à redécouvrir » (Institut Mallet pour l'avancement de la culture philanthropique, 2014).
 - 15 Les journaux des officiers de la Rockefeller constituent de précieuses sources pour étudier sa projection internationale. La plupart d'entre eux se trouvent au Rockefeller Archives Center (Rockefeller Foundation records, officers' diaries, RG12, ci-après RFR, RG12).
 - 16 Ces fiches contiennent des informations pratiques et biographiques, ainsi que des extraits des notes des officiers qui ont été en contact avec les boursiers, et sont de longueurs diverses — certaines ne contiennent aucune note tandis que d'autres s'étalent sur plusieurs pages.
 - 17 Mentionnons que ces boursiers ont reçu du financement de différentes divisions de la Rockefeller et ont interagi avec différents officiers, dont Marshall.

- 18 L'ère progressiste succède au « Gilded Age » (1870–1900) et désigne cette période réformiste qui s'étend approximativement de 1890 à 1920 en réaction aux inégalités engendrées par la croissance rapide du capitalisme industriel. Elle est entre autres symbolisée par l'émergence d'une foi affirmée dans le volontarisme et l'expertise savante et la capacité à résoudre des problèmes sociaux.
- 19 Ludovic Tournès, « La fondation Rockefeller et la naissance de l'universalisme philanthropique américain », *Critique internationale* 2, n° 35 (2007) : 173–197.
- 20 Selon Tournès, « La fondation Rockefeller et la naissance de l'universalisme philanthropique américain », (187), la philanthropie américaine est animée d'une philosophie comtienne.
- 21 Tournès, « La fondation Rockefeller et la naissance de l'universalisme philanthropique américain », 181.
- 22 Ludovic Tournès, *Sciences de l'homme et politique. Les fondations philanthropiques américaines en France au XX^e siècle* (Classiques Garnier, 2011), 16.
- 23 Brigitte Mazon, « La fondation Rockefeller et les sciences sociales en France », *Revue française de sociologie* 26, n° 2 (1985) : 318.
- 24 Plusieurs institutions de recherche consacrées aux sciences sociales et humaines ont vu le jour en partie grâce à la Fondation Rockefeller. Pensons ici, par exemple, au « Social Science Research Council » fondé en 1923, à la plupart des centres universitaires américains des sciences sociales (Chicago, Harvard, Columbia, Yale, etc.), ou encore, en Europe, à la « London School of Economics », à la « Deutsche Hochschule für Politik » de Berlin, et plus tardivement, en France, à l'EHESS.
- 25 Voir James H. Madison, « John D. Rockefeller's General Education Board and the Rural School Problem in the Midwest, 1900–1930 » *History of Education Quarterly* 24, n° 2 (1984) : 181–99.
- 26 Emmanuelle Loyer, « La débâcle, les universitaires et la Fondation Rockefeller », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 1, n° 48 (2001) : 152–153.
- 27 Ludovic Tournès, « Les élites françaises et l'américanisation : le réseau des boursiers de la Fondation Rockefeller (1917–1970) », *Relations internationales*, n° 116 (2003) : 501.
- 28 Ce programme entre en vigueur à la Rockefeller à compter de 1933 grâce à l'institution d'un « Fonds d'aide spéciale pour les chercheurs destitués ».
- 29 Signalons, à ce titre, la signature, en 1938, d'une importante entente commerciale tripartite Londres-Ottawa-Washington. Mentionnons aussi l'entente d'Ogdensburg (août 1940), l'entente Hyde-Park (avril 1941) ou encore l'accord canado-américain conclu à peu près au même moment pour procéder à la canalisation du Saint-Laurent, visant à multiplier les engrenages entre les économies américaine et canadienne.
- 30 Nous en voulons pour preuve la publication, en 25 volumes, de la série sur les relations canado-américaines, sous la direction de James T. Shotwell, Directeur de la Division of Economics and History de la Carnegie Endowment for International Peace.
- 31 Marianne Fedunkiw, *Rockefeller Foundation Funding and Medical Education in Toronto, Montreal and Halifax* (McGill-Queen's University Press, 2005), 40.
- 32 Normand Séguin, *L'institution médicale. Atlas Historique du Québec* (Presses de l'Université Laval, 1998), 90.
- 33 Selon Georges Desrosiers, Benoît Gaumer et Othmar Keel, *La santé publique au Québec. Histoire des unités sanitaires de comté 1926–1975* (Presses de l'Université de Montréal, 1997), 28 des 69 unités créées durant cette période sont financées à partir des fonds Rockefeller.
- 34 Nous sommes redevables, ici, aux résultats de recherche préliminaires du mémoire de maîtrise de l'étudiant Robert Charron (UQTR).
- 35 Parmi les plus importantes, notons l'Institute of Public Affairs (Université Dalhousie) en 1936, le Allan Memorial Institute of Psychiatry (McGill) en 1943 et l'Institute of Child Study (Université de Toronto) en 1926.

- 36 Voir, à ce sujet, Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886–1955)* (Boréal, 2003), 286.
- 37 Voir Jeffrey Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada*, 79–83.
- 38 Voir Charles R. Acland et William J. Buxton, « Continentalism and Philanthropy: A Rockefeller Officer's Impressions of the Humanities in the Maritimes, 1942 », *Acadiensis* 23, n° 2 (printemps 1994) : 72–93.
- 39 Jeffrey Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada*, 88–89.
- 40 Sur les *officers* et leurs formes d'action et de pensée, voir le numéro spécial de *Minerva* 41 (juin 2003).
- 41 *Ibid.*, 72.
- 42 Cette tournée de Marshall au Canada s'est déclinée ainsi : 29 septembre–3 octobre 1941 (Montréal, Ottawa, Toronto), 20–30 octobre 1941 (Winnipeg, Saskatoon, Edmonton, Vancouver, Victoria), 12–23 janvier 1942 (Montréal, Québec), 22–30 avril 1942 (Halifax, Wolfville, Antigonish, Sydney, Cape Breton, Fredericton), 22–27 novembre 1942 (Toronto, London, Kingston), 27–31 décembre 1942 (Montréal, Québec). Durant cette période, Marshall reçut également la visite à de nombreuses reprises de divers voyageurs canadiens et entretint en plus une correspondance avec plusieurs personnes rencontrés durant ses séjours au Canada (Charles R. Acland et William J. Buxton, « Continentalism and Philanthropy : A Rockefeller Officer's Impressions of the Humanities in the Maritimes, 1942 », *Acadiensis* 23, n° 2 (1994), 72).
- 43 W.J. Buxton, « John Marshall and the Humanities in Europe: Shifting Patterns of Rockefeller Foundation Support », *Minerva*, n° 41 (2003) : 133–153.
- 44 Antoine d'Eschambault, « L'Éducation des adultes au Manitoba français », *Relations* (février 1943) : 49.
- 45 John Marshall, « Diary », 1^{er} février 1954 (Arnold Walter), RFR, RG12.
- 46 Voir Gagnon et Goulet, *La formation d'une élite*.
- 47 John Marshall, « Diary », 9, 10 et 11 novembre 1943 (Quebec), RFR, RG12.
- 48 John Marshall, « Diary », 27 septembre 1954 (Canadian Trip), RFR, RG12.
- 49 Sur les affinités canadiennes et fédéralistes des élites lavalloises, voir François-Olivier Dorais, « L'école historique de Québec et l'idée fédérale » dans Antoine Brousseau-Desaulniers et Stéphane Savard (dir.), *La pensée fédéraliste contemporaine au Québec. Perspectives historiques* (Presses de l'Université du Québec, 2020), 349–376.
- 50 Mason Wade. *The French-Canadian Outlook* (Viking Press, 1946), 95 p.; Mason Wade, *The French Canadians 1760–1945* (The Macmillan Company of Canada, 1955).
- 51 John Marshall, « Diary », 23 novembre 1954 (Mason Wade), RFR, RG12.
- 52 John Marshall, « Diary », 2 janvier 1942 (Marine Leland), RFR, RG12.
- 53 Isabelle Gournay (dir.), *Ernest Cormier et l'Université de Montréal* (Centre canadien d'architecture, 1990).
- 54 John Marshall, « Diary », 27 septembre 1954 (Canadian Trip), RFR, RG12.
- 55 Il faut, à cet égard, nuancer ce qu'écrivait Jeffrey Brison sur Marshall, selon qui « [h]is Canadian hosts were individuals who in the most basic respects were very much like himself. ». Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada*, 86.
- 56 John Marshall, « Diary », 21 septembre 1954 (Canadian Trip), RFR, RG12.
- 57 John Marshall, « Diary », 21 septembre 1954 (Canadian Trip), RFR, RG12.
- 58 Michael J. Barany, « Rockefeller Bureaucracy and Circumknowing Science », *International Journal for History, Culture and Modernity* 7 (2019) : 780.
- 59 Michael J. Barany, « The Officer's Three Names: the formal, familiar, and bureaucratic in the transnational history of scientific fellowships » dans John Krige (dir.), *How Knowledge Moves: Writing the Transnational History of Science and Technology* (University of Chicago Press, 2019), 259.
- 60 Ludovic Tournès, « Les élites françaises et l'américanisation » : 502.

- 61 En l'état, nous ne sommes pas en mesure d'isoler la totalité des récipiendaires québécois, bien qu'un tel projet mériterait d'être entrepris. L'histoire de la gestion et de l'octroi des subventions par la Fondation Rockefeller est en effet d'une grande complexité et regroupe, en plus de la Fondation, les contributions des organisations indépendantes financées par cette dernière (General Education Board, International Education Board, Laura Spelman Rockefeller Memorial). Pour les détails relatifs à la structure, au fonctionnement et aux statistiques des divers programmes de subvention, nous sommes redevables ici à l'extraordinaire base de données mise à jour par le chantier *Rockefeller fellows. History of Individual mobility awards at Rockefeller-endowed organizations 1914–1970*. <https://rockfellows.hypotheses.org/about>.
- 62 La plupart des fiches sont sommaires et comprennent des informations de base (âge, études antérieures, statut marital, durée de la bourse, etc.) et, dans plusieurs cas, des notes concernant le boursier tirées de la correspondance ou des journaux de bord des émissaires. Ces notes, alignées en ordre chronologique, perdurent après la durée de la bourse, puisque Rockefeller garde contact avec certains anciens boursiers pour savoir ce qu'ils sont devenus et aussi pour obtenir de l'information sur d'autres boursiers.
- 63 L'expression, plutôt équivoque, est utilisée par Marshall dans « Diary », 6 mai 1948 (San Juan, Puerto Rico), RFR-RG12.
- 64 Lettre de D. F. Milam à McIntosh, 29 janvier 1946, dans « Gustave Charest », RFR, FA244-427E-Box 242 – 427^e; Wade W. Oliver et Robert Swain Morison, dans « Charles Alfred Martin », RFR, FA244-427E-Box 243 – 427^e.
- 65 McIntosh, dans « Jean Marier », RFR, FA244-427E-Box 243 – 427^e. Le leadership n'est pas pris à la légère : c'est en partie à cause de lui que Rockefeller aurait refusé de financer, à hauteur de 500 000 dollars, un hôpital universitaire à l'Université de Montréal. Le montant avait pourtant été promis dès l'entre-deux-guerres, mais la Fondation avait été déçue par le « leadership » du doyen de la Faculté de médecine, Edmond Dubé (Denis Goulet, *Histoire de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, 1843–1993* (VLB Éditeur, 1993), 271 et 278–279).
- 66 Barany, « Rockefeller Bureaucracy and Circumknowing Science » : 791.
- 67 Naomi Oreskes, « Objectivity or Heroism? On the Invisibility of Women in Science », *Osirias* 11 (1996) : 87–113.
- 68 « Pierre Gilbert Arthur Gagnon », RFR, FA244-427E-Box 242 – 427^e.
- 69 John Marshall, « Diary », 1^{er} décembre 1953 (Adrien Theriault), RFR, RG12.
- 70 Voir Jules Racine St-Jacques, « Un virage américain? » : 56–59.
- 71 Michel Brunet, « The Massachusetts Constitutional Convention of 1853 » (Thèse de doctorat en histoire, Clark University, 1949).
- 72 Brunet a soigneusement consigné les détails de cette tournée dans un journal de voyage conservé aux archives de l'Université de Montréal (Fonds Michel Brunet, P136/J2, 22).
- 73 Desmarais à Oliver, 10 octobre 1950 et 11 décembre 1950, dans « J.V. André Desmarais », RFR, FA244-427E-Box 242 – 427^e.
- 74 Sur les « nursing fellowships », voir Pierre-Yves Saunier, « Wedges and Web. Rockefeller Nursing Fellowships (1920–1940) », dans Ludovic Tournès & Giles Scott-Smith (dir.), *Global exchanges*, 127–137.
- 75 N'ayant pas creusé le sujet pour les boursiers Rockefeller, nous avons en revanche plusieurs autres exemples d'étudiants québécois en séjour d'études aux États-Unis. Ainsi en va-t-il, par exemple, de Guy Rocher qui, en séjour à Harvard au début des années 1950, est accompagné de sa conjointe, Suzanne Cloutier, qui lui apporte un soutien à la fois logistique et intellectuel dans ses études. Pensons aussi à Marc-Adélaïde Tremblay, dont la conjointe, Jacqueline Cyr, l'accompagne dans ses enquêtes de terrain lors de ses études en anthropologie à Cornell dans les années 1950.
- 76 Jean-Philippe Warren, *L'art vivant : autour de Paul-Émile Borduas* (Boréal, 2011).
- 77 John Marshall, « Diary », 9 avril 1943 (Robert Choquette), RFR, RG12.

- 78 Laliberté à McIntosh, 16 juillet 1947, « Marie-Brigitte Laliberté », RFR, FA244-427E-Box 243 – 427°.
- 79 Oliver à DesMarais, 28 mai 1951; Desmarais à Oliver, 24 mai 1951, dans « André J. V. Desmarais », RFR, FA244-427E-Box 242 – 427°.
- 80 Cette stratégie ne paie toutefois pas toujours. Pierre Dansereau, qui a enseigné à l'Université du Michigan de 1950 à 1955, est convaincu que son capital symbolique de chercheur international lui permettra de transformer la Faculté des sciences de l'Université de Montréal, où il est élu doyen en 1956. Mais le nouveau doyen déchanté vite : il ne parvient pas à effectuer les réformes, la plupart inspirée de ses observations aux États-Unis, qu'il souhaitait. Il démissionnera en 1961 avant de retourner aux États-Unis. Daniel Poitras, « *L'exil mouvant comme patrie* : les migrations savantes de Pierre Dansereau entre l'Europe et l'Amérique (1936–1968) », *Mens* 24, n° 2 (2024) : 125–157.
- 81 HM [Hugo Muench ?], « Diary », 24 novembre 1942, dans « Joseph-Arthur Blair », RFR, FA426-09-427-B09.
- 82 Voir Denis Goulet et André Paradis, *Trois siècles d'histoire médicale au Québec. Chronologie des institutions et des pratiques (1639–1939)* (VLB éditeur, 1993).
- 83 Voir Daniel Poitras et Micheline Cambron, *L'Université de Montréal : une histoire urbaine et internationale* (Les Presses de l'Université de Montréal, 2023), 106–108.
- 84 Judith Syga-Dubois, « Entre *fieldwork*, inspirations méthodologiques et contacts professionnels : le séjour aux États-Unis et à la London School of Economics de l'ethnologue allemand Günter Wagner durant sa bourse Rockefeller (1932–1934) », *Cultura & Psyché*, n° 3 (2022) : 75.
- 85 Ludovic Tournès & Giles Scott-Smith, « A World of Exchanges », 13.
- 86 Miss Tennant à McIntosh, 15 mars 1946, dans « Marie-Brigitte Laliberté », RFR, FA244-427E-Box 243 – 427°.
- 87 John Marshall, « Diary », 1 février 1954 (Arnol Walter), RFR, RG12.
- 88 John Marshall, « Diary », 22 mai 1944 (Kirkconnell), RFR, RG12.
- 89 John Marshall, « Diary », 1^{er} février 1954 (Arnold Walter), RFR, RG12.
- 90 Falardeau à Marshall, 25 janvier 1943, Archives Rockefeller, 427R – Box 26 – Laval University, Hughes Everett (1943–1948).
- 91 John Marshall, « Diary », 9 avril 1943 (Robert Choquette), RFR, RG12.
- 92 Marine Leland, « Un cours de civilisation canadienne-française aux États-Unis », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 2, n° 2 (1948) : 226.
- 93 John Marshall, « Diary », 30 avril 1943 (Harry Bernard), RFR, RG12.
- 94 John Marshall, « Diary », 12 novembre 1943 (Olivier Maurault), RFR, RG12.
- 95 John Marshall, « Diary », 23 septembre 1954 (Canadian Trip), RFR, RG12.
- 96 Sur cette question, voir notamment Valérie Lapointe-Gagnon, « Les origines intellectuelles de la commission Laurendeau-Dunton : de la présence d'une volonté de dialogue entre les deux peuples fondateurs du Canada au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, 1945–1965 », *Mens* 14, n° 2/15, n° 1 (printemps/automne 2014) : 131–173.
- 97 John Marshall, « Diary », 22 septembre 1954 (Canadian Trip), RFR, RG12.
- 98 Marshall à Falardeau, 27 janvier 1943, Archives Rockefeller, 427R – Box 26 – Laval University, Hughes Everett (1943–1948).
- 99 Judith Syga-Dubois, « Entre *fieldwork*, inspirations méthodologiques et contacts professionnels ».
- 100 Sur cette posture, voir François-Olivier Dorais, « Les retours d'Europe et d'Amérique comme figures heuristiques de la petite nation au Québec », *Recherches sociographiques* 64, n° 2 (2023) : 317–342.
- 101 John M. Heffron, *The Rise of the South in American Thought and Education. The Rockefeller Years (1902–1917) and Beyond* (Peter Lang, 2019).

- 102 Leonard A. Gordon, « Wealth Equals Wisdom? The Rockefeller and Ford Foundations in India », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science* 554 (1997) : 104–116.
- 103 B.B. Page, « First steps: the Rockefeller Foundation in early Czechoslovakia », *East European Quarterly* 35, n° 3 (2001) : 259–308.